

## ...CAR QU'Y A-T-IL, EN FAIT, DE MEILLEUR ET DE PIRE QUE L'INFORMATIQUE<sup>1</sup> ?

Séverine Suffys,  
Collège Henri Matisse, Lille,  
IUFM Nord – Pas-de-Calais

De l'étrangeté et de la multidimensionnalité du langage à travers ses inventions et ses modes de communication, il n'est guère besoin de rappeler à chacun les avatars. Des langues d'Ésope, au message écrit qui terrorise l'indigène dans l'anecdote citée par U. Eco<sup>2</sup>, de la magie du verbe – Et le verbe s'est fait chair... – à

- 
1. Souvenir du texte de La Fontaine, dans lequel le fabuliste français évoque son homologue grec, Ésope, esclave de Xantus et qui, dit-on « in fabula », aurait servi des langues aux invités de son maître, de l'entrée au dessert, deux fois de suite, en illustrant et en argumentant la commande du maître : « fais nous ce qu'il y a de meilleur/ fais-nous ce qu'il y a de pire ». Son art de la rhétorique emportera finalement l'admiration des invités plus philosophes que fins gourmets en substituant le connecteur logique de liaison « et » à l'opposition des deux comparatifs alternatifs « meilleur » ou « pire » ? « Si on dit qu'elle (la langue) est l'organe de la vérité, c'est en même temps celui de l'erreur [...] ».
  2. Umberto Eco, *Les limites de l'interprétation* (Grasset, 1992) et la référence de l'auteur au récit d'un esclave indien : « Au début de son ouvrage, *Mercury or the secret and swift messenger*, 1641, John Wilkins raconte l'histoire suivante : « Combien cet art de l'écriture a dû paraître étrange lors de son invention, nous pouvons le comprendre à la surprise de ces Américains découverts récemment, étonnés de voir les hommes converser avec les livres, et peinant à croire que le papier pût parler... Il est à ce sujet un beau récit, à propos d'un esclave indien, lequel ayant été chargé par son maître de porter une lettre et un panier de figues, mangea en chemin une grande partie de sa charge et remit le restant à la personne à qui elle était adressée ; celle-ci, après avoir lu la lettre, ne trouvant pas la quantité de figues annoncée, accusa l'esclave de les avoir mangées, lui rapportant ce que la lettre

la fascination des réseaux de communication, où tout – l'un et l'autre – se dit... ou se disent, les aventures sont nombreuses et se renouvellent selon les époques. Aux prétendument nouveaux médias, aux dites nouvelles technologies s'accrochent toujours, à chaque fois et de façon à peine évolutive, les lambeaux mythologiques que tissent les toiles de fond du progrès triomphant : fascination pour ce qui est Nouveau, Néo, Moderne, Jeune ; dédain de l'Ancien, relégué, mis à la poubelle, au rebut ; incapacité de traiter l'usagé, le périmé, le dépassé qui a fait son temps et qui n'est plus dans la course ; incapacité de prendre la mesure des nouveaux encombrements de la planète ; désir de cadres et d'écrans qui, s'ils ouvrent des fenêtres à l'infini, cachent mal parfois les nouveaux faisceaux qui, en quadrillant l'espace et le temps, peuvent conditionner le regard que nous portons sur les choses et les gens, en dirigeant notre volonté de combler, de meubler et de maîtriser, en saturant notre besoin de ne rien laisser au hasard, ni au désordre du vivant.

Mon rapport personnel à l'ordinateur a toujours eu un côté irrationnel. J'ai un peu peur à chaque fois que je l'allume. Peur de ces messages qui s'affichent, me disant qu'il y a une erreur, peur de ne pas voir s'afficher le bureau, les fichiers familiers, peur de ne pas avoir éteint comme il fallait, lors de la dernière utilisation, peur lorsque soudain il « plante » ou « bugue » ; panique de perdre des fichiers, ce que je suis en train d'écrire... Peur d'être malmenée, manipulée, emmenée là où je n'en ai pas envie, captive de l'écran et d'un temps que je préférerais consacrer aux miens, à la vraie vie, maintenant et tout de suite.

Ma « culture », par ailleurs, ne m'a pas habituée à recommencer (Allez, recommence encore une fois !...) les opérations jusqu'à ce que ça marche. Le fait que l'outil ne fasse pas, soudain, ce pourquoi il est là me laisse désemparée, coupable. Qu'ai-je fait ou que n'ai-je pas fait pour que les choses ne se passent pas comme d'habitude ?

La peur se transforme souvent en colère. Colère vis-à-vis de la radio qui, le matin au réveil, vous apprend qu'un nouveau logiciel vient de sortir, et vous vante, d'une voix claire et évidente, les mérites du fabuleux jamais encore fait. Ce qui vous rappelle immédiatement à l'ordre de la consommation, et vous fait sentir, comme le disait Pérec, dans les années 1970-80, dans son roman, *Les choses*, que vous êtes toujours un petit peu trop bas dans l'échelle sociale de la consommation. Vous avez toujours un peu moins que votre voisin du dessus, mais heureusement un peu plus que votre voisin de dessous – la tasse, le blaireau, l'arriéré qui ne sait même pas se servir d'une souris d'ordinateur, qui ne sait même pas tenir un portable ! Et il faudrait bien que vous vous décidiez à faire l'achat de... pour être, enfin, comme tout le monde !

– Comment vous n'avez pas l'ADSL ? Mais, enfin, il faut investir dans le multimédia !

Et vous vous sentez vieux, nuls, dépassés...

Colère contre ceux qui vous parlent naturellement de ce qu'ils ont scanné, mis en ligne, des derniers sites qui viennent de sortir. Non que je refuse obstinément de m'y mettre, je comprends bien les avantages que peuvent présenter ces nouveautés,

---

disait contre lui. Mais l'indien, en dépit de cette preuve nia candidement le fait, injuriant le papier, le traitant de témoin faux et mensonger... »

mais, quelque part, j'ai beaucoup de mal à accepter ces nécessités, ces contraintes de l'évidente fatalité du progrès :

– Mais enfin, c'est facile, tu le fais sur Spip, ou tu l'envoies en fichier zippé, tu trouves ce texte prêt à être téléchargé dans le site X, ça va si vite, c'est tellement pratique !

Et vous vous sentez terriblement « réactionnaires »...

Comme pour les robots domestiques, ou comme pour les voitures, j'ai besoin que mon ordinateur marche, fonctionne, pour me faire gagner du temps, pour que les gestes deviennent mécaniques, sans coûter, à chaque fois un effort de réflexion considérable. J'ai besoin de le retrouver, fidèle, pour rédiger mon cahier de séances après une journée de cours, pour écrire, décrire, ce que j'ai vécu professionnellement, pour puiser dans ce geste d'écriture descriptive les points d'analyse qui vont me permettre de comprendre ce qui s'est joué dans la relation prof-élèves, élèves-savoirs, élèves-élèves, prof-savoirs ; pour me ressourcer en quelque sorte, et retrouver parfois une forme de « maîtrise » quelque peu perdue dans la réalité des échanges avec des adolescents affichant bruyamment leurs refus de mise au travail ; pour trouver la force de repartir le lendemain, de continuer. Parce que le métier, c'est un peu ça, cette alternance de moments d'enthousiasme où à force de chercher, on trouve, où on est sûrs d'avoir raison, et d'autres où on bute sur les limites de l'humain, où on touche le fond du désespoir en se répétant qu'il s'agit d'un métier impossible, sinon d'un métier de l'impossible. La découverte de l'écriture professionnelle, sur ordinateur, représentera donc d'abord un outil de régulation de ce vécu professionnel, quand l'habitude, les routines ne sont plus dans l'école, mais qu'elles sont sur son écran, dans le retour au poste de travail de réflexion et d'analyse. Alors, on y apprend l'écriture descriptive, celle qui traque et débusque, dans le détail, les paroles et les gestes des partenaires de la situation de classe, celle, narrative, qui refait la chronologie des événements, la causalité des enchaînements, celle qui rajoute ou enlève pour s'expliquer, celle qui surligne les moments forts, les bonheurs pédagogiques, ou celle qui invente un nouveau document-élève pour demain – pour qu'ils se souviennent, pour qu'ils fassent des liens, eux qui sont toujours dans la nouveauté des situations, dans la fuite en avant : Alors qu'est-ce qu'on fait, M'dame aujourd'hui ? Vous nous lisez un nouveau livre ?

Extraits du Cahier des séances, l'enchevêtrement informatique des notes et des suites (semaine du 27/2/06 au 3/3/06) :

*Lundi 27/2/06*

Pas d'absents. Arrivée d'un nouvel élève, Freddy, à 9h 20.

Retour sur la période précédente :

Le cahier des séances et le travail qu'il y avait à faire pour aujourd'hui

Les échanges oraux et écrits à propos de l'ambiance de la classe et de Ken, le nouveau d'il y a quelques mois, noir et anglophone : relecture du compte-rendu et des écrits d'élèves. Donnez votre avis et dites quelles résolutions vous prenez en ce début de période.

L'éducation (les textes du docteur Hoffmann, Crasse-Tignasse) : relecture du texte de la dictée et de quelques suites de textes proposées par les élèves. Lecture et commentaire

de la copie de Mehdi à propos du suceur de pouce, de la petite fille aux allumettes et de Gaspard qui ne voulait pas manger sa soupe.

Nouvelle activité : à propos de l'album de Dedieu, *Yacouba* : 1<sup>er</sup> temps : lecture du texte tronqué de sa partie centrale (ce que dit le lion). Échanges pour comprendre ce texte. On parle d'un « rite d'initiation », de « rituels ».

*Mercredi 1/3/06*

Correction des travaux notés :

– Travail sur le cahier des séances : lecture de copies d'élèves (la copie de Kévin) pour faire apparaître la différence entre un travail superficiel et un travail qui quantifie (nombre de fois où le prénom apparaît dans le cahier, par exemple), organise en regroupant, cite des passages du cahier (Zakia), réexplique ce qui avait été fait, plus ou moins bien, selon la consigne proposée.

– Travail fait lors de la dernière séance avant les vacances : message d'amour ou de haine, avec des figures de style : lecture de la copie de Kévin qui a su utiliser la métaphore et jouer de l'antiphrase (En parlant de son copain qu'il présente d'abord comme un SDF, sale et plein de boutons, mais « blond aux yeux bleus », pour finir son texte par : « quand je suis avec lui, c'est chocolat » en référence à la métaphore du langage de Lola, l'amoureuse du *Mangeur de mots*, « C'était miel »).

Suite du travail commencé hier sur le texte de Dedieu, *Yacouba* :

Explication orale et au tableau du professeur : l'opposition implicite entre « guerrier » et « berger », mots-clés qui opposent la situation initiale à la situation finale. Travail d'analyse de la phrase :

« Se sentir rocher, forcément, herbe, bien sûr, vent, certainement, eau, très peu. »

Les métaphores : dur comme un rocher ; souple comme l'herbe ; qui emporte dans les airs avec force, comme le vent ; liquide, délirant, comme l'eau. Tout est ensuite effacé et les élèves doivent reconstituer ces deux points d'analyse en silence par écrit.

(À poursuivre vendredi)

Séance difficile : des élèves incapables de se mettre au travail ou de faire seulement semblant... : Massiva, Sarah, Mégane, Valérian, Élodie, Mehdi, Wendy ; des élèves qui font quelques efforts mais se laissent entraîner par les autres : Anthony, Kévin.

*Vendredi 3/3/06*

1<sup>ère</sup> heure, groupe B

En fait, 7 élèves présents : Malek, Noëlline, Wendy, Mehdi, Anthony, Zakia, Gwendoline.

Séance d'organisation en relation avec le cahier des séances :

Comment procédons-nous en français ?

Des activités, ponctuelles qui permettent de s'adapter à la variabilité des groupes d'élèves (absences, présences, etc.).

Des séquences que l'on retrouve certains jours de la semaine (lecture longue pour Charlie et la chocolaterie de R. Dahl) ; à certains moments quand on est en demi-groupes, pour pouvoir être plus attentifs, moins perturbés (séquence Maux de langages, à partir des albums de *J'ai attrapé la dyslexie* et du *Mangeur de mots*) ;

Les élèves disposent d'une feuille de travail qui accompagne les photocopies de textes ou d'images servant de supports au travail proposé ; ces feuilles de travail sont relevées en fin de séance et permettent au professeur d'évaluer la quantité de travail fourni et la qualité de l'investissement de chaque élève.

Consigne de travail : « à partir de ce dont vous disposez, aujourd'hui (votre cahier, votre pochette...) vous allez proposer un classement des documents en désordre ».

Titres possibles pour classer, trouvés au fur et à mesure de la mise au travail :

Se mettre à la place de... changer de point de vue (proposé par Mehdi)

L'éducation et la sanction

Être élève, les droits de l'enfant (Wendy)

Prendre la parole, écouter

Les dictées

Les règles de grammaire  
Les définitions (Noëlline)  
Les « traces » de lecture  
Etc.

### 2<sup>e</sup> heure, classe entière

Pas d'absents

Suite du travail collectif sur Yacouba :

Rappel de ce qui a été trouvé mercredi : le professeur écrit au tableau, les élèves prennent en notes sur leur cahier :

Situation initiale/ situation finale. Entre deux : les événements ou les péripéties (ce qui dans la feuille de travail se trouve notamment dans le passage enlevé au texte : [...])

Un narrateur extérieur ou externe, puisqu'il parle du héros à la 3<sup>e</sup> personne du singulier.

Yacouba est un adolescent qui doit passer une épreuve (rite d'initiation, rituel) pour devenir un adulte guerrier. Cette épreuve fait l'objet d'une fête collective. Ken nous a dit que Yacouba était le nom d'une fête en Afrique.

En situation finale, Yacouba est un berger qui garde le troupeau.

Beaucoup d'élèves n'avaient pas vu ce changement par rapport au début de l'histoire. Ils pensaient que Yacouba était effectivement devenu un guerrier.

2 élèves vont réécrire au tableau les deux phrases du texte proposées à l'étude grammaticale et stylistique :

Se sentir dur comme un rocher, comme une pierre : la métaphore signifie avoir du cran ou du courage ;

Se sentir herbe : souple, agile comme l'herbe qui se plie selon les vents tout en restant solidement attachée au sol ;

Se sentir vent : la « légèreté » proposée par certains élèves correspondrait plutôt à un terme comme la « brise » (vent léger, vent d'été ou de printemps) ; le vent fait penser à la force qui emporte dans les airs ;

Se sentir eau : l'idée du liquide s'oppose à celle de solide. On pense à des termes comme « liquéfié », « déliquescence » qu'on utilise pour signifier, justement qu'on ne se sent pas très sûr de soi, pas très solide. Voilà pourquoi le guerrier doit se sentir eau « très peu » (adverbe modérateur et mesuré, par opposition à « forcément », « bien sûr, « certainement »).

### 3<sup>e</sup> heure

Suite du travail sur Yacouba.

Distribution de la feuille de travail avec les « paroles » du lion et les consignes 3 et 4.

En fin de séance début de la lecture de l'album *Don Quichotte*, adapté de l'œuvre de Cervantès et illustré par Gwen Keraval (Magnard Jeunesse), jusqu'à la page 35.

Et là, sous l'œil goguenard d'un trombone Word que ma lenteur exaspère sans doute, et qui m'agace prodigieusement, parce que je ne connais pas les manipulations qui pourraient le faire disparaître, je tisse, je coupe, je colle et je copie, d'un fichier à l'autre, d'une journée à l'autre, d'une vie à l'autre.

Tout ceci m'a aidée à envisager la spécificité de l'écriture professionnelle, tant pour l'écriture du mémoire des PLC2 que pour inciter les néotitulaires et les jeunes collègues à s'emparer de cette spécificité pour se rassurer, dans les actes quotidiens, et pour se donner de l'assurance, à plus long terme, dans la prise de conscience de sa professionnalité ; à une époque où se font rares les manifestations de reconnaissance appréciative et où se multiplient les demandes de justification. Il s'agit d'apprendre à dominer intellectuellement les situations, à se situer métacognitivement. L'adverbe est sans doute un peu pompeux, mais il me fait penser, par la distance entre le ressenti et la réflexion qu'il implique, à l'humour noir, tel que le décrivait André Breton, dans son anthologie du même nom, en le présentant comme une fonction

psychique supérieure, une forme extrême de la critique de soi-même, faisant porter l'accent psychique du *moi* au *surmoi*.

Quand nos jeunes collègues se mettent à écrire, nombreux sont ceux et celles qui parlent de jubilation : jubilation de mettre en liste, en « ligne », les événements qui perturbent la classe, par exemple, pour faire apparaître la diversité et l'écart des situations auxquelles un enseignant doit faire face ; jubilation de pouvoir les poser par écrit, de les compter, d'en faire des statistiques, alors même qu'ils provoqueraient plutôt les larmes, au moment même où ils se vivent. Ils n'ont pas du tout le même air sur l'écran que dans le bruit de la classe. Et lorsque le soir, presque dans la nuit, ils se chuchotent de prof en prof sur une liste de diffusion, ce sont des bouffées de tendresse solidaire qui s'expriment, comme si cette écriture proche de la parole et de la confiance aidait à relativiser la gravité des choses et les difficultés à agir. En se multipliant, en se déclinant, d'un collègue à l'autre, d'un individu à un autre, cette écriture-parole, immédiate ou à peine différée, envisage les recours à la réflexion et aux démarches. On échange des références d'ouvrages, des noms de sites, des récits d'activités, on retrouve l'humour et le goût du jeu, celui du « je » aussi, du même coup. Citations, traits d'esprit, points d'exclamation et d'interrogation, sont autant d'échappatoires à la douleur et à l'angoisse. Ils disent aussi la fierté d'avoir réussi à faire une nouvelle manipulation, d'être tombé sur tel ou tel site, la joie de certaines rencontres ou retrouvailles, réelles ou virtuelles, le plaisir de retrouver une forme de dignité professionnelle et subjective, « Je tice /tisse et j'existe », indépendamment des pressions du *surmoi* et de la hiérarchie ; l'expression d'un je singulier qui en communiquant avec d'autres je singuliers rejoindrait des formes d'expression universelle de l'humaine condition !

Ce n'est donc pas un mince apport que cette nouvelle forme d'investissement et de partage dans le travail de l'enseignant, j'en ai pleinement conscience et, même, j'arrive à me représenter mentalement l'horizontalité de ce réseau, une ligne dans laquelle chacun, chacune trouve une place. C'est cette absence de verticalité autoritaire, de jugement évaluatif arbitraire qui va permettre la circulation des paroles d'expérience, l'expression du tâtonnement, le récit des essais, le plaisir de se jeter à l'eau, avec ses élèves ; ce que j'aime appeler des espaces « à égalité », matériellement rendus possibles. J'aimerais pouvoir ainsi travailler des textes, les lire ou les écrire, sur l'ordinateur, avec mes élèves, de façon qu'apparaissent concrètement les paradigmes, les cadres, et l'appel aux variantes des écrits d'élèves. Mais le problème qui me reste entier est celui de trouver le rôle d'une verticalité non autoritaire et qui structure suffisamment la capacité à ne pas écrire – lire tout au même niveau. L'horizontalité de l'égalité se fait banalisation de la neutralité quand se juxtaposent autant de paroles, d'images, de points de vue, quand les mots ne s'interrogent plus et perdent leur polysémie, quand les seules formes d'autorité sont celles de la logique économique, de la mode (ce qui vient de sortir, ce qui est nouveau) et du statut dont on dispose socialement déjà (Il est connu, celui-là, donc sa parole, son écrit est bien...). Il s'agit alors peut-être de retrouver une verticalité, non pas du côté du sacré, mais peut-être du côté de l'humain. Si l'informatique reste un outil que l'homme utilise pour développer les rencontres, et non de simples

échanges tarifés<sup>3</sup> ; s'il reste un outil que l'homme propose aux plus pauvres, pour éviter que le fossé ne se creuse dans le monde entre riches et pauvres ; un peu comme ce brésilien Rodrigo qui a entrepris de réduire la « fracture numérique » dans son pays en développant un réseau d'écoles d'informatique pour les plus démunis, dans les favelas, les jungles ou les prisons et dont il est question dans le livre *Passeurs d'espoir*.<sup>4</sup>

Le danger réel qui nous menace semble bien être celui de la mise en évidence du formalisme, des outils, le sens venant après, si plus et affinités, c'est-à-dire, si les individus peuvent se payer des études et le luxe de réfléchir et de penser. Déchiffrer avant de dire, connaître l'informatique sans en comprendre ses implications, avoir compris avant de lire en entier, savoir avant d'apprendre : seules les apparences comptent parce qu'il faut aller vite, parce que la profondeur et la verticalité sont financièrement coûteuses et peu rentables.

Je voudrais terminer dans le vacarme cacophonique des choses entendues, et des réseaux bruyants, sur la surdité et le mutisme. Faudrait-il apprendre à ne plus entendre, à se taire, à retrouver le goût du silence ? Pour mieux entendre, mieux parler, mieux entendre parler ? Je ne sais pas, mais un petit roman de littérature de jeunesse de Janine Teisson, *Écoute mon cœur*, Syros, 2005, nous raconte la torture de ceux qui ne sont pas comme les autres, de ceux que les modes d'apprentissage et de communication excluent, à chaque fois, un petit peu plus, à chaque changement, à chaque retour de mode – mode d'apprentissage ou style de vie – tant qu'il n'y a pas un sursaut de l'humain pour faire éclater les cadres qui rigidifient les mentalités, pour nuancer les lois et les règles du formalisme institutionnel. Puisse ce petit ouvrage nous rappeler que les retours aux bonnes vieilles méthodes sont souvent des retours à la normalité pour mieux séparer les dits normaux des laissés pour compte, et que les nouveaux modes de communication ont leur part de responsabilité dans l'éviction de ceux qui seront toujours un petit peu moins normaux que les autres.

Dans ce roman, l'auteur fait découvrir aux lecteurs l'absurdité historique des avatars de la communication, en entrelaçant deux fictions : l'une du XIX<sup>e</sup> siècle, l'autre d'aujourd'hui, du XXI<sup>e</sup> siècle ; deux histoires de sourds, celle de Jean Peyre, qu'on découvre à travers des lettres ; enfant sourd envoyé par ses parents à Paris, dans un institut, en 1866, il va apprendre avec bonheur le langage des signes en même temps que l'intelligence des sciences ; cette ascension personnelle et sociale s'arrête brutalement vingt ans plus tard, quand une « nouvelle » conception de l'apprentissage, l'oralité, rejette totalement le langage des signes et ramène les sourds à leur condition d'handicapés ; en parallèle, celle, plus optimiste, d'un vieux monsieur qui vend sa demeure camarguaise à une famille de sourds et qui au cours des inondations de 2002, va réussir à mobiliser les générations de tout le village pour apprendre et faire apprendre le langage des signes, parvenant ainsi à faire communiquer entre elles les histoires, les cultures et les traditions régionales, à

---

3 Voir ce que peut dire Albert Jacquard, avec ses mots « simples », à propos de la notion Internet, lorsqu'un professeur de philosophie, Huguette Planès l'interroge : « Finalement, l'intérêt d'Internet est de mettre en évidence les tares grandissantes de notre façon de vivre ensemble ». Albert Jacquard, avec la collaboration d'Huguette Planès, *Nouvelle petite philosophie*, Stock, 2005.

4 Marie-Hélène et Laurent de Cherisey, *Passeurs d'espoir 1, Une famille à la rencontre des bâtisseurs du XXI<sup>e</sup> siècle*, Presses de la Renaissance, Paris, 2005.

travers une mise en commun des processus de communication anciens ou révolus comme le Morse et ceux, contemporains, de l'ordinateur et des téléphones portables.

Paris le 20 Juillet 1887

Ma chère sœur,

[...]

Je t'ai déjà dit que la méthode d'enseignement par la langue des signes était interdite à présent dans tout le pays. [...] Peu à peu tous les professeurs sourds ont été licenciés et remplacés par des instituteurs entendants qui ne savent rien des signes et pas grand chose des mathématiques ni de la géographie, comme je l'ai constaté [...]. Les petits élèves qui sont pris à communiquer avec leurs semblables par signes sont punis et battus. **On ne leur apprend plus à compter mais à dire des chiffres, on ne leur apprend plus à penser mais à prononcer des sons.** [...]

Jean Peyre

*(C'est moi qui souligne).*

Qui sont donc les « débilés » d'aujourd'hui, quels seront ceux de demain ?

Ces questions, de même que la révolte qui peut nous animer à les formuler ne sont, sans doute que pure fiction. Toute ressemblance avec ces batailles de signes, de méthodes de lecture, de « nouvelles » compétences indispensables qui doivent formater les individus de demain ne serait évidemment que pure coïncidence, pur hasard des collusions et des ratages de l'histoire des hommes et du sens de leurs langages. Bien sûr, et cependant...

La démocratie résulte d'une vigilance permanente, avec ou sans toile. Et cette vigilance doit être éveillée à l'école.<sup>5</sup>

Veilleur en même temps qu'éveilleur, vigile en même temps que passeur, le rôle de l'enseignant semble plus que jamais à repenser pour tisser de nouveaux liens sur la toile de la mondialisation, pour favoriser les rencontres de chair au sein de la virtualité, pour inventer des langages capables de poser les différences, de les situer les unes par rapport aux autres, en opposition ou en composition, en les sortant du cocon frileux des communautarismes, de l'évidence programmée du champ des élus et des initiés.

---

5. Albert Jacquard avec la collaboration d'Huguette Planès, *Nouvelle petite philosophie*, Stock, 2005, p. 115